



*Société  
d'histoire  
d'Outremont*

# MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 15, ÉTÉ 2009

L'ÉGLISE SAINT-VIAEUR

*M. Zilber 2003*

**Mémoire Vivante**

Numéro 15  
Été 2009

**Société d'histoire d'Outremont**

999, avenue McEachran  
Outremont, Québec  
H2V 3E6

514-948-4999

Courriel : [histoire.outremont@bellnet.ca](mailto:histoire.outremont@bellnet.ca)

**Comité de rédaction**

Ludger Beauregard  
Jean De Julio-Paquin  
André Girard  
Francine Unterberg

**Mise en page**

Louis Perreault  
[www.louisperreault.com](http://www.louisperreault.com)

**Photographies**

Jean De Julio-Paquin

La société d'histoire d'Outremont  
est membre de la FSHQ.



Fédération  
des sociétés  
d'histoire  
du Québec

**SOMMAIRE**

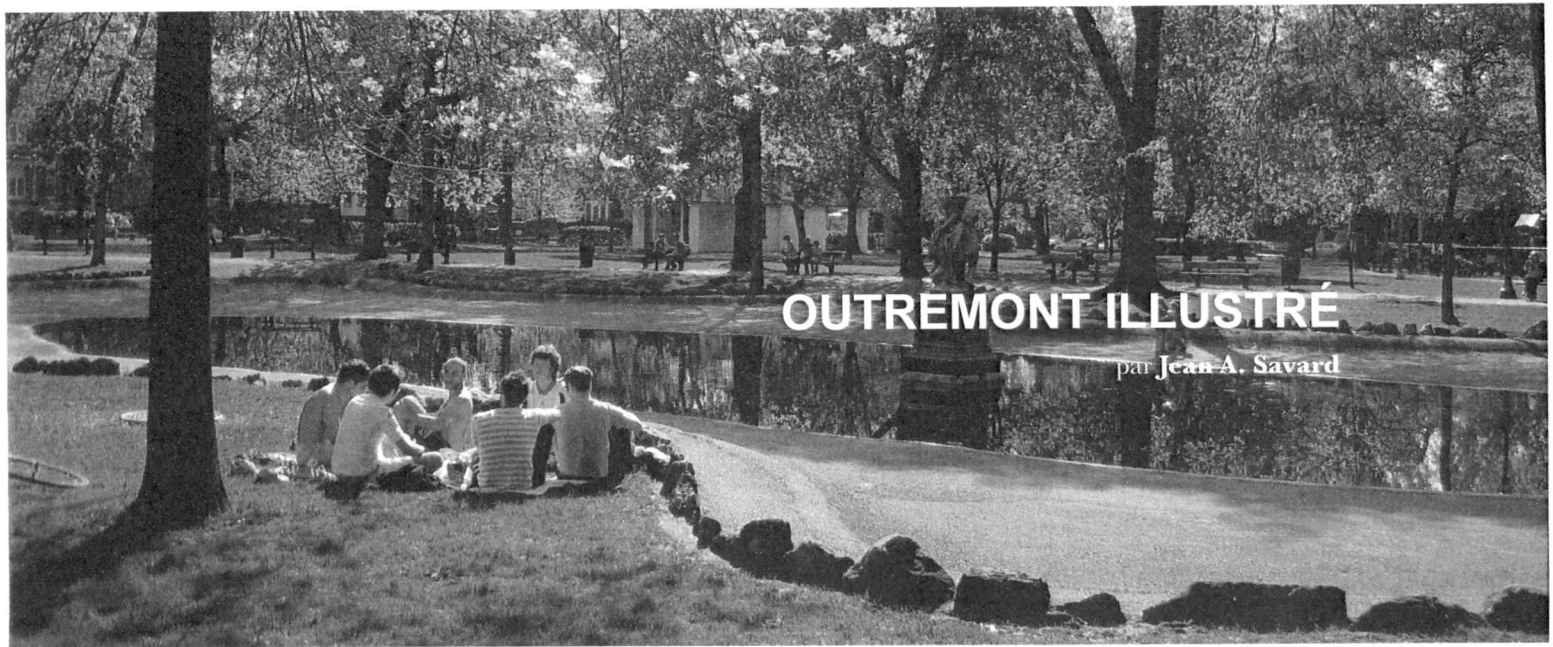
|                                    |   |
|------------------------------------|---|
| OUTREMONT ILLUSTRÉ                 | 3 |
| TRICENTENAIRE DU CHEMIN DE LA CÔTE |   |
| SAINTE-CATHERINE                   | 4 |
| OUTREMONT ET SON PASSÉ MILITAIRE   | 6 |
| OUTREMONT DANS LA LITTÉRATURE      | 8 |
| BADEN-POWELL ET OUTREMONT          | 8 |

**PAGE COUVERTURE****L'EGLISE SAINT-VIAEUR**

Peinture de Michel Tiffet, 2003

Ce monument, érigé par les architectes Daoust et Gauthier en 1911, est un des plus beaux patrimoine outremontais. L'extérieur donne le ton à l'avenue Laurier ; l'intérieur, somptueusement décoré grâce aux artistes Guido Nincheri, Henri Perdriau et Médard Bourgault, a jusqu'à maintenant été célébré par cinq historiens. Cette peinture fait partie de l'exposition *Outremont en peinture* qui réunit des œuvres de 1831 à 2009. Un dessin de James Duncan réalisé en 1831 et gracieusement reproduit par le Musée McCord de Montréal, constitue, selon nous, l'œuvre fondatrice de l'historique de la représentation d'Outremont en arts visuels. Il s'agit d'une scène du Mont-Royal exécutée à partir d'un site près du Mile-End. À découvrir à l'exposition.

**André Girard**



*Du 3 au 14 juin prochains, à la galerie d'art de l'avenue Saint-Just, il y aura une exposition de peintures sur Outremont, doublée d'un étalage par la Bibliothèque Robert-Bourassa de livres de fiction dont l'action se passe dans l'arrondissement. Un catalogue des oeuvres picturales est édité pour l'occasion. En voici la présentation.*

### **Outremont, lieu de vie exaltant.**

Un patrimoine bâti exceptionnel, des parcs joliment dessinés, des résidences de caractère, des avenues marchandes bien fréquentées, des commerces richement pourvus ; un endroit qui fait penser que, parfois, la vie est une promenade dans un jardin fleuri.

Trente peintres, aquarellistes et graveurs y ont puisé leur inspiration créatrice. Des formes, des couleurs, des techniques, des sujets qui se heurtent parfois dans leurs dissemblances, mais qui, réunis, se répondent dans une harmonie totale. Des œuvres inspirées, parfois étonnantes, choisies pour leur représentation et pour la qualité du geste artistique. Des huiles, des aquarelles, des gravures, des acryliques ; sur toile, sur carton, sur papier fin. Des évocations d'hier et d'aujourd'hui en petit et grand format.

La réalisation de «Outremont en peinture», n'a été possible qu'avec la contribution généreuse des artistes indépendants, la participation enthousiaste des galéristes, le concours désintéressé des collectionneurs privés et institutionnels. L'appui de l'arrondissement à la mise en œuvre de cet événement est non seulement grandement apprécié, mais indispensable.

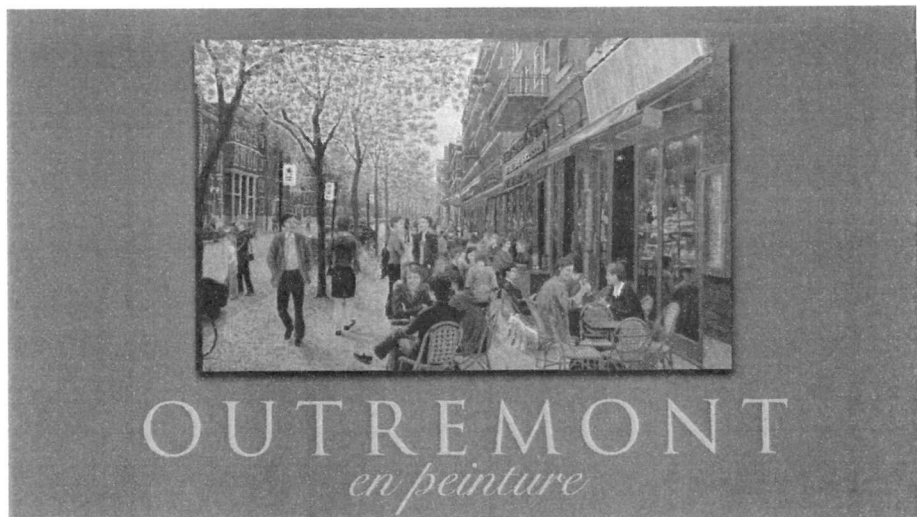
Le comité organisateur est composé de Jean A. Savard, président, Gilles Boisvert, André Girard, Jean De Julio-Paquin, René Soudre, et la participation amicale de Gilles

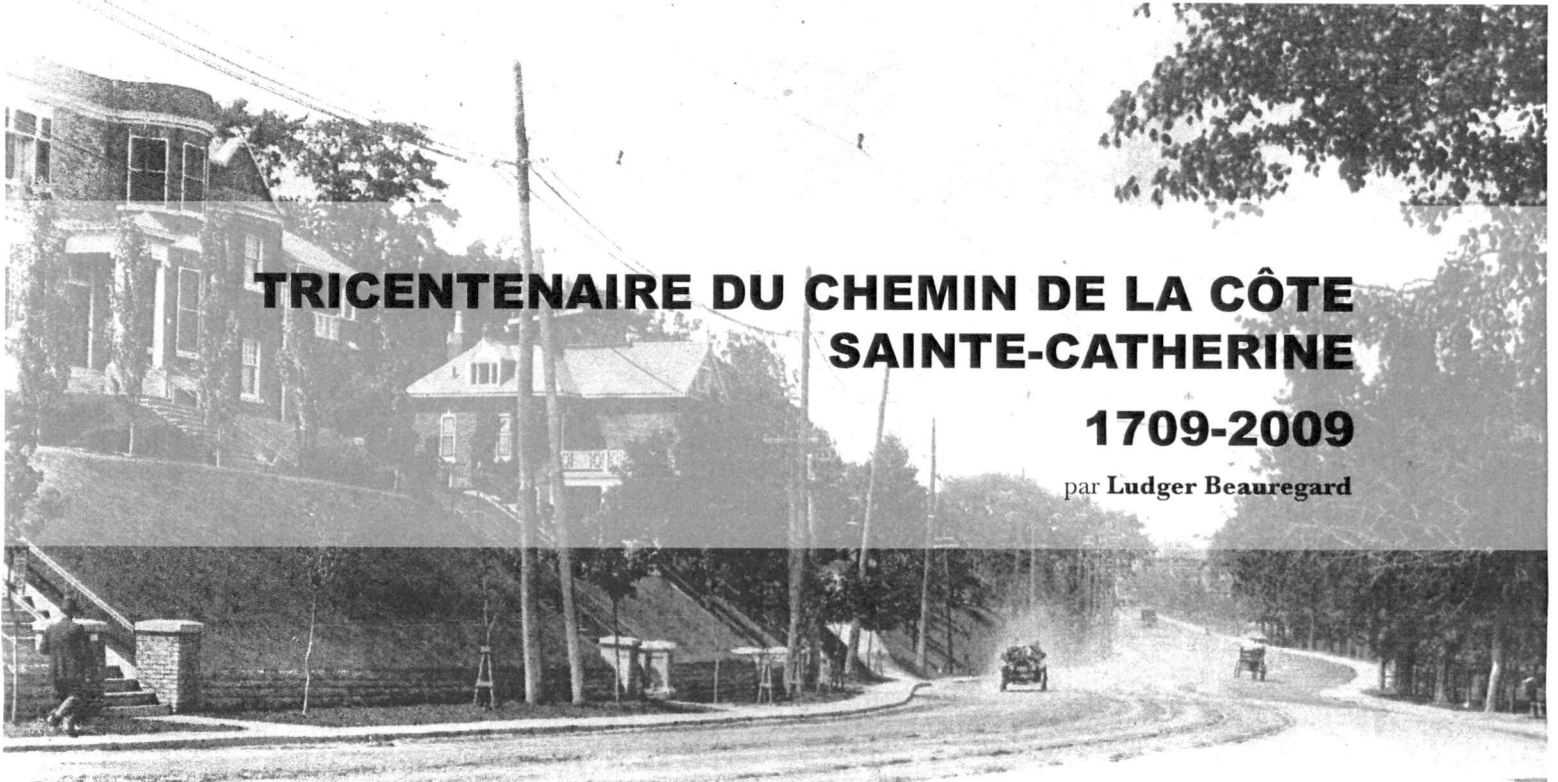
Brown de la Galerie Clarence Gagnon à Outremont.

La Société d'histoire d'Outremont est fière de vous présenter «Outremont en peinture», première exposition picturale à thème exclusif, une idée artistique qui n'appartient qu'à Outremont, et qui, nous le souhaitons, laissera une empreinte – aussi petite soit-elle – dans notre souvenir commun, dans notre mémoire collective.

### **Autres activités**

- Le 25 mai, au Centre communautaire intergénérationnel, à 19 heures, se tiendra l'assemblée générale annuelle des membres.
- Le 26 mai, un double événement: le lancement d'une carte commentée d'Outremont où sont proposés deux circuits pédestres et la célébration du tricentenaire du Chemin de la Côte-Sainte-Catherine.
- Le 26 septembre, à la Place Marcelle-Ferron, à l'occasion d'une manifestation de jeunes artistes célébrant les journées de la culture, un éventaire de reproductions d'art public à Outremont sera en place.





# TRICENTENAIRE DU CHEMIN DE LA CÔTE SAINTE-CATHERINE

## 1709-2009

par **Ludger Beauregard**

La côte Sainte-Catherine est née le 9 novembre 1694, mais son chemin n'a été officiellement reconnu que le 12 juin 1709 par une ordonnance de l'intendant de la Nouvelle-France, Antoine-Denis Raudot. Ce jour-là, il édicte l'homologation du chemin de la côte Sainte-Catherine conformément aux procès-verbaux rédigés par les sieurs Rimbault et de Catalogne à la suite de deux réunions d'habitants en 1707 et 1708. Cet acte mettait fin aux résistances concernant l'approbation non seulement dudit chemin, mais aussi de celui de Saint-Laurent (auj. avenue Rockland), qui donnait accès à la côte Saint-Laurent établie plus au nord en 1700.

Il peut sembler surprenant qu'il se soit écoulé une quinzaine d'années entre la fondation de la côte Sainte-Catherine et la régularisation de son chemin. En fait, même si la côte comptait une dizaine de concessions, très peu d'habitants y vivaient à l'année longue contrairement à la côte Saint-Laurent plus solidement peuplée. C'est d'ailleurs sous la pression de la population de cette dernière, qui devait passer par là pour aller en ville, que le chemin légal devenait nécessaire. Auparavant, les quelques résidents de la côte Sainte-Catherine s'étaient contentés du sentier amérindien tracé depuis longtemps au pied du mont Royal.

D'abord très rudimentaire, plus ou moins entretenu par ses riverains, le « nouveau » chemin donnait droit de passage à tout le monde. En 1721, alors que la côte Saint-Laurent devenait une paroisse, il n'y avait encore que quatre familles vivant en permanence à la côte Sainte-Catherine. Dix ans plus tard, on n'en comptait pas davantage. L'Aveu et dénombrement de 1781 y indiquait 14 propriétés, dont neuf seulement étaient réellement habitées. Bref, presque centenaire, le chemin n'avait pas encore suscité beaucoup d'intérêt de la part des habitants de la côte.

C'est ainsi qu'il faut attendre à 1805 pour que son tronçon oriental de forme anguleuse soit redressé grâce à l'initiative de l'inspecteur des chemins, Louis Charland. Ce n'est aussi qu'en 1817 que le chemin sera prolongé à l'ouest jusqu'au chemin de la Côte-des-Neiges. Au recensement de Montréal de 1825, la division Sainte-Catherine compte 46 familles logeant dans 39 maisons, où vivent 256 personnes. La population anglophone dépasse alors la population française avec 59 % de l'ensemble. Elle avait envahi la côte Sainte-Catherine depuis le début du XIXe siècle.

En 1840, le gouverneur du Canada, Charles P. Thompson, promulgue une ordonnance qui établit un régime spécial pour les grands chemins de l'île de Montréal. Il crée le Montreal Turnpike Trust et nomme des syndics auxquels il confie la gestion des routes. Dès 1842, le chemin de la côte Sainte-Catherine de 4 milles de longueur relève d'un groupe de syndics responsables de son entretien et de son développement. Il est refait et on y installe des barrières de péage, dont une à l'est de l'embranchement du chemin (de) Saint-Laurent (Rockland). À la naissance de la municipalité d'Outre-Mont en 1875, le conseil municipal hérite d'une situation particulière : le chemin principal du village ne lui appartient pas en propre ! Il obtient facilement la permission d'y installer un trottoir de bois sur le côté nord, dès la première année, c'est sous la pression des citoyens qu'il doit, en 1876, négocier avec Montreal Turnpike la commutation de leur péage pour la somme de 350 dollars par année. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du siècle. Entre-temps, l'omnibus hippomobile subventionné de Whitehouse y circule depuis 1878 à l'année longue. En 1895, il est maintenant question au conseil municipal d'élargir le chemin à 80 pieds sur toute sa longueur, ledit chemin que la population anglophone dénomme Main Road, Turnpike Road, Queen's Highway !

## Évolution

Le passage du XIXe siècle au XXe marque un tournant avec la précipitation des événements. Avec l'élargissement du chemin arrivent l'installation des canalisations d'eau et d'égout entre les avenues Laurier et McCulloch en 1897, l'abolition du péage en 1898, le repavage de la chaussée en 1899, l'implantation des premiers lampadaires en 1904, le passage des tramways en 1905 et des premières voitures automobiles. Robert Rumilly écrit dans son Histoire d'Outremont (1975) que « le chemin de la Côte-Sainte-Catherine est une grande voie de circulation (en 1906), où les tramways et les voitures rivalisent de vitesse, au risque d'écraser des vaches égarées et au désespoir du chef de police ». (p. 122) On goudronne le macadam en 1909 comme expérience pour abattre la poussière. La limite de vitesse passe de 8 à 9 milles à l'heure en 1911.

Avec l'élection de Joseph Beaubien à la mairie en 1910, l'aménagement s'accélère. L'aqueduc et l'égout atteignent l'avenue Sunset dès 1910, la plantation d'arbres débute en 1911 et l'enfouissement des fils électriques en 1913. Sous la poussée des changements, le 20 mai 1911, Théophile Trudeau, prospère carrossier qui veut s'établir sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine, propose au conseil municipal de remplacer ce long et vieil odonyme par boulevard Beaubien, probablement pour éviter la confusion avec la rue Sainte-Catherine à Montréal. Pour la même raison, le conseil, avec l'accord du maire, opte plutôt pour boulevard Sainte-Marie (?), qui sera conservé jusqu'en 1917, alors qu'on reviendra à l'odonyme original. Heureusement pour l'histoire ! Entre-temps, ledit boulevard avait reçu un traitement de macadam d'asphalte, un nouveau procédé qui deviendra rapidement d'usage courant pour le repavage. Au cours de l'hiver de 1917, on essaie la machine Stadig pour déneiger le chemin, un moyen mécanique bien différent du rouleau compacteur utilisé depuis 1905.

## Renouveau résidentiel

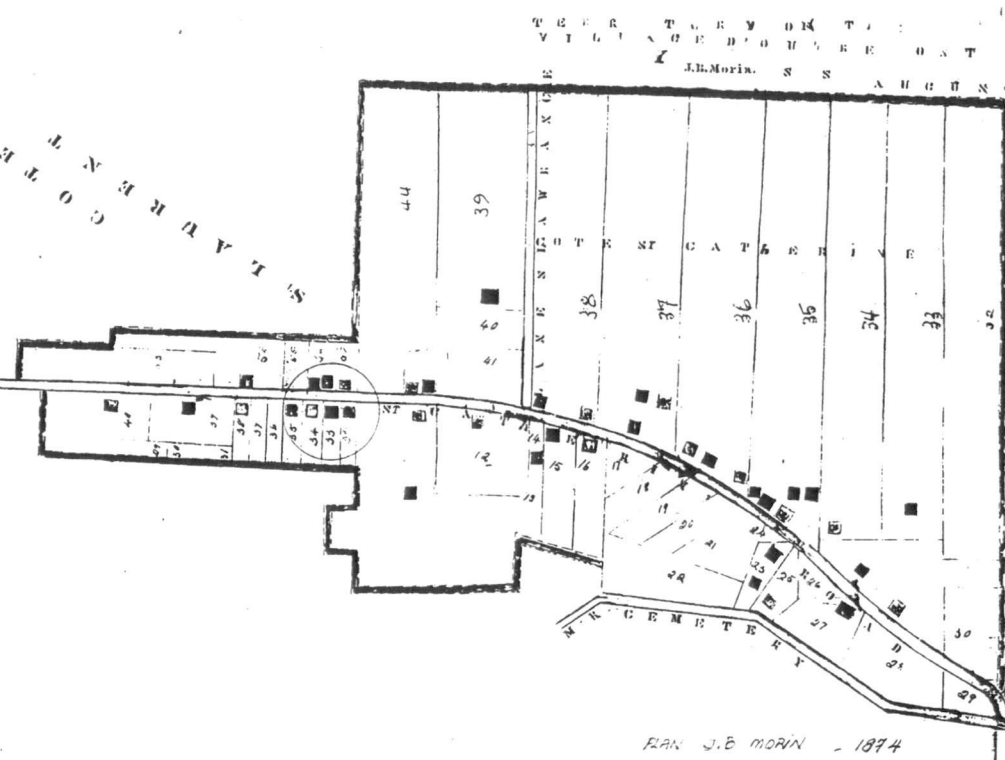
Après tant d'efforts pour améliorer le chemin de la Côte-Sainte-Catherine, il était normal que ses côtés attirent de nouveaux résidents. Jusqu'ici, il avait été bordé de quelques maisons en bois à l'époque des pionniers. Celles-ci n'ont laissé aucune trace. Au siècle suivant, deux habitations en pierre, celle de Bagg en 1817 (auj. numéro 543) et d'Imbault vers 1820 (no 637) s'y élèvent et s'y trouvent encore. Plus tard, des maisons en brique y sont construites, dont celle de Bouthillier en 1838 (auj. au 221 McDougall), celle d'Edward vers 1867 (no 792) et celle de Cooke en 1874 (nos 708-710), qui y sont toujours présentes. Même si l'on ajoute quelques autres bâtiments difficiles à dater, il reste peu de témoins du XIXe siècle, quand on se rappelle que

le relevé, effectué par J.-B. Morin en 1874, localisait sur carte une quarantaine de foyers !

Tout va changer dès le début du XXe siècle alors que la municipalité d'Outremont commence à émettre des permis de construction, en 1904, conformément à sa réglementation de zonage. Les premières maisons datent de 1904-1905 (nos 318, 324, 366). Une vingtaine seront bâties avant 1910, mais le double durant la décennie suivante. Au total, le chemin comptera 75 résidences en 1930, soit un peu plus que la moitié du nombre actuel.

Le ton de la construction est donné dès l'origine. De magnifiques résidences bourgeoises comme celles des Grothé (nos 96 et 98) et des Du Tremblay (nos 203 et 205) sont érigées entre 1911 et 1914 et suivies de nombreuses autres semblables. Autant les propriétaires que les architectes veulent faire beau et grand et donner au chemin en renaissance beaucoup de classe. Le résultat est aujourd'hui palpable. La presque totalité des bâtiments est formée de somptueux cottages, de grands duplex et de hautes conciergeries, ces dernières élevées dans les années 1970 malgré de fortes résistances citoyennes, auxquels s'ajoutent quelques institutions telles qu'un vaste pensionnat (1905), une école anglaise (1913), une église (1930), un couvent (1939) et les deux parcs Garneau (1928) et Beaubien (1976).

Somme toute, à son tricentenaire, le chemin de la Côte-Sainte-Catherine demeure l'axe central d'Outremont. Non seulement en est-il l'avenue la plus longue et la plus pittoresque, mais aussi la plus historique, la plus patrimoniale et la plus symbolique.



1939-1945



TUÉS - KILLED

AVIATION

B. BERGUSON  
A. BROOKS  
P. L. BUCK A.F.C.  
G. C. BURNS  
H. M. CARTER  
J. H. J. CHOLETTE  
R. M. COOPER  
E. G. CROCKETT

AIR FORCE

J. GLASSBERG  
E. H. GLAZEBROOK D.F.C.  
J. E. HAWKE  
A. L. KIRSCH  
J. J. LALONDE  
J. W. O. LEBROCK  
J. J. H. LECLAIRE  
C. W. MACKLAIR

## OUTREMONT ET SON PASSÉ MILITAIRE

par **Pierre Vennat**

**Historien militaire**

**Résident d'Outremont depuis 1944**

**Et orphelin de guerre**

Le 11 novembre prochain, tout comme à chaque année, une petite foule se rassemblera face au cénotaphe d'Outremont, pour rendre hommage à ceux qui, natifs ou résidents d'Outremont, ont servi dans les Forces armées canadiennes au cours des ans, de façon à ce que nous vivions libres.

Car Outremont a un passé militaire même si c'est surtout à cause de la lutte épique qui, en 1942, opposa le major général Léo-Richer Laflèche à Jean Drapeau lors d'une élection partielle dans le comté fédéral d'Outremont et qui cristallisa, au Québec, la lutte anti-conscriptionniste.



Que bien des gens d'Outremont aient été contre la conscription, c'est un fait. D'autant que tous les militaires d'Outremont dont les noms figurent sur le Cénotaphe d'Outremont étaient des volontaires.

La conscription c'est un peu comme le mariage obligatoire. Je suis marié, je serais contre qu'on m'oblige à me marier contre mon gré. Bref, il ne faut pas confondre opposition à la conscription avec opposition au service militaire volontaire.

Pas plus qu'il faut confondre l'hommage que l'on rend le 11 novembre aux militaires, particulièrement ceux qui ont laissé leur vie sur les champs de bataille avec du bellicisme. Rendre hommage au travail des pompiers ne fait pas de nous des pyromanes. Reconnaître qu'au Québec, nous sommes libres de nous « engueuler » entre gens de droite et gens de gauche, fédéralistes et souverainistes, partisans du maire Tremblay et de la mairesse Cinq-Mars et adversaires est signe de liberté (même si on peut déplorer que les Québécois, ceux d'Outremont en particulier, abusent peut-être un peu trop de ce privilège de « s'engueuler » sans autre sanction que de s'exposer (très rarement) à une poursuite en diffamation.

Cette liberté d'expression, c'est à nos militaires que nous la devons. Nous ne l'aurions pas eu sous Hitler, Mussolini, Franco, Salazar, Pétain, Staline, Mao, Pinochet ou quelque dictateur que cela soit.

Or les Outremontois volontaires dans nos Forces armées, il y a eu des dizaines et des dizaines. On voit leur nom sur le monument du cénotaphe.

Des membres de l'armée de terre, surtout, des marins et des aviateurs aussi. Des morts, des blessés, d'autres qui ont dû subir la captivité et ceux qui ont servi.

Chacun mériterait qu'on s'attarde sur lui, car chaque histoire est différente et édifiante.

Je n'en cite que trois, dont les noms sont sur le monument comme morts au champ d'honneur durant la Deuxième Guerre mondiale.

Une des premières victimes d'Outremont de la Deuxième Guerre mondiale fut un jeune officier d'aviation francophone, Jean Lalonde, alors âgé de 22 ans, diplômé du Mont-Saint-Louis et de l'École Polytechnique de Montréal, et qui trouva la mort dans l'écrasement de son bombardier dans le port de Halifax au cours de manœuvres d'entraînement de routine. 15 juillet 1940.

Un autre, est mort en héros.

Le 14 avril 1943 le sergent de section Pierre-Paul Trudeau disparut en compagnie de trois autres membres de l'escadrille Alouettes au cours d'un raid en territoire ennemi.

Ces quatre aviateurs formaient un des meilleurs équipages de l'escadrille canadienne-française. Au-dessus de Mussey-sur-Marne, en France.

Le soir du 14 avril 1943, les aviateurs Desroches, Doucette, Trudeau et Ledoux, partirent à bord de leur avion, un Wellington, pour accomplir un raid coutumier. Ils partirent à 21 heures. On les attendait pour quatre heures du matin, le lendemain. Ils ne revinrent jamais et pendant des mois, on n'eut aucune nouvelle d'eux.

On ne retrouva que le corps de l'un d'eux. Dans les dépêches officielles du 13 octobre, on mentionna Trudeau et deux de ses camarades comme « présumés morts » et La Presse du 13 octobre mentionnait qu'on ne saura jamais « ce qui a précipité le dénouement tragique d'une si belle épopée, écrite par des jeunes héros qui brûlent continuellement du désir de servir ».

Enfin, mentionnons au passage le jeune lieutenant Pierre Trudel, des Fusiliers Mont-Royal, tué le 19 août 1942 lors du raid sanglant de Dieppe.

Et encore, le monument ne parle que de ceux qui résidaient à Outremont durant le conflit. Pas des parents qui auraient perdu un fils, un frère, un mari. Comme ma mère, veuve de guerre (mon père s'est fait tuer à Dieppe le 19 août 1942) et qui s'établit à Outremont en mai 1944, dans la maison que j'habite toujours 65 ans plus tard.

Il ne mentionne pas non plus les nombreux ex-militaires de renom qui s'établirent à Outremont dans l'après-guerre, comme les frères Gravel, Maurice, qui fut gravement blessé en sautant sur une mine en Belgique et Rolland, vétéran de Dieppe et prisonnier des Allemands pendant deux ans et demie, deux officiers des Fusiliers Mont-Royal.

Ou encore, pour ne nommer que ceux que j'ai personnellement connus, le brigadier général Marcel Noël, ancien adjudant général adjoint de l'armée canadienne; et les majors Jean Hamel, responsable de la sécurité pour le sommet de Québec qui, en 1943, réunit Mackenzie King, Roosevelt et Churchill et Jean Duclos, autre héros de Dieppe.

L'histoire des militaires d'Outremont et de leur rôle important pour que nous vivions libres reste à écrire.

En attendant, le cénotaphe d'Outremont rappelle à la mémoire des citoyens de l'arrondissement, et aux jeunes enfants de nos écoles qui chaque jour du Souvenir assistent religieusement à la petite cérémonie en compagnie de leurs professeurs, que cette liberté que nous chérissons, nous la devons à ces hommes et femmes, car sur le monument, on trouve le nom d'au moins une infirmière militaire.

# OUTREMONT DANS LA LITTÉRATURE

*Des résidences de l'avenue Querbes ont fait la manchette dans deux romans connus. Dans le premier, on emménage. Dans le second, on y réside.*

## LA TRILOGIE

L'endroit où ils sont est une maison d'Outremont, aménagée de façon très raffinée avec un goût sûr qui appartient justement à un décorateur qui fait la navette entre de gros clients de New York, Boston, Toronto et Montréal. Il clame à qui veut l'entendre que Montréal est un gros village qui a cette "adorable propension à juger. Il n'y a qu'ici qu'un péché est un vrai péché et que c'est si bon d'en faire." (...)

La maison est de dimensions humaines, comme le dit Adélaïde, et elle se situe à mi-chemin de chez Rose et Aaron, à Outremont, pas très loin de l'école des Clercs de Saint-Viateur où Thomas est déjà inscrit. Selon Jeannine, c'est encore une grande baraque avec des pièces inutiles, selon Ada, c'est une grande maison où elle pourra recevoir sa famille de Québec sans être étouffée. Ce que les enfants appellent la "petite maison" possède un jardin plus grand que toutes leurs maisons précédentes. Beaucoup d'arbres, des taillis touffus et du gazon, un espace immense qu'Alex transformera à son gré, selon ses envies, quand l'été arrivera et que ses études le lui permettront. (...)

Une fois qu'ils sont rentrés rue Querbes, Leah délaisse un peu ses livres d'études et se met à potasser des ouvrages d'horticulture. Aaron la voit s'affairer à biner la plate-bande et à y faire pousser des bordures colorées. Quand il lui demande si elle va entreprendre la cour arrière, elle assure que, dès le retour du printemps, ils auront des arbustes où des oiseaux viendront se délecter de petits fruits. (...)

Souvent, ils se contentent d'acheter une crème glacée et de la manger en marchant vers la rue Querbes. (...)

Le temps est splendide, et l'inauguration officielle du jardin a lieu parmi les allées où des tables garnies de fleurs et de mets sont disposées. Seuls les lilas, les pommiers, les cerisiers et les rhododendrons sont fleuris, mais l'effet blanc, rose et lilas de l'ensemble provoque l'admiration de tous les invités (...)

Au mois de mai, avec la fin des cours universitaires, Alex et Leah vont chercher Claudette ensemble et ils l'emmènent faire ses devoirs rue Querbes où, dès qu'elle a terminé, elle aide ses amis à bêcher et à semer. (...)

*Laberge, Marie. Florent. Boréal, 2001, 762 pages, passim.*

## ON Y RÉSIDE

Un personnage bedonnant et rieur venait de sortir de derrière un rayonnant de livres. Il portait un jean, un veston de tweed bleu et un chandail à col roulé de la même couleur: l'uniforme du professeur de plus de quarante-cinq ans. Un compromis entre la mode débraillée de sa folle jeunesse et une tenue respectable, conforme à ce que l'on attendait d'un professeur titulaire habitant Outremont ou Ville Mont-Royal. (...) Quelle joie d'être professeur d'université! Léopold Poulin avait passé toute la journée du vendredi dans son appartement au charme vieillot de la rue Querbes, au premier étage d'un duplex. (...) À cette heure, quelques minutes suffirent pour atteindre Outremont, puis la rue Querbes. Un espace de stationnement se trouvait sur le côté du duplex, donnant sur l'entrée de son appartement. (...) «Joli quartier», fit-elle entre ses dents en montrant les quelques marches qui conduisaient à sa porte. (...)

- Ce n'est pas très bien. Du vieux plâtre et du bois au vernis tout craquelé. J'aurais cru que c'était mieux, dans ce quartier.

- Pourtant cela vaut entre trois cent cinquante et quatre cent mille dollars, un étage comme celui-là.

Il n'allait pas lui expliquer qu'à Outremont, on ne reconnaissait peut-être pas tellement de charme au bois couvert d'une couche de peinture acrylique et aux panneaux de placoplâtre. Lui, il trouvait l'endroit très séduisant - des pièces grandes et bien éclairées, des boiseries de chêne, des portes françaises -, et supputait ses chances de se payer un jour quelque chose de semblable.

*Charland, Jean-Pierre. La souris et le rat. Septentrion, 2004, 246 pages, passim.*

## BADEN-POWELL ET OUTREMONT

*Il y aurait eu jusqu'à une dizaine de mouvements scouts dans Outremont depuis 80 ans. Paroissiaux, scolaires, civiques, ethniques; de filles comme de garçons. Combien de citoyens actuels en furent membres? David Boudreau en fait son sujet de recherche graduée en histoire et déjà il a recueilli une imposante documentation riche en textes et en photos. Une série, fournie par Marguerite Sicard, relate la vie de camp de la troupe du Collège Stanislas, dont l'extrait ci-dessous fera revivre à certains des aventures de jeunesse:*

« En septembre '47, le Condorsky quitte la troupe et c'est Jérôme Choquette, le Wapiti, qui mènera la troupe jusqu'au lac l'Achigan en août '48, où les patrouilles grimpèrent encore plus haut, fortes de leur expérience de Rawdon; le grand jeu dura trois jours et trois nuits, où un trésor volumineux fut trimballé à travers marécages, brousse, bois; il fallait en outre se méfier des Zoros, esprits diaboliques qui sautaient sur les malheureux petits derniers. L'hiver suivant, la troupe déménagea au pied du Mont Sauvage tout près de chez Cléophas Bélair dans un petit camp sis au bord du chemin; ce qu'on était tassé là-dedans! Ce n'était plus le Relais. À Pâques, nous allions barbotter (sic.) sur le domaine de Vaudreuil et plus d'un scout y prit une baignade printanière qui n'avait rien de volontaire.

Saint-Adolphe accueillit Guynemer en juin '49; toute la finesse des techniques de campistes acquises dans le passé fut mise à l'essai et les patrouilles s'attaquèrent au problème culinaire; on s'invitait entre patrouilles à de petits festins et les manières de table s'améliorèrent sensiblement. Le camp d'hiver suivant fut remarquable par sa ressemblance avec un camp de Pâques; mais la pluie ne réussit pas à enlever le « spirit » et Jacques Parizeau en profita pour nous enseigner l'art de la tactique, qui fut exploité à fond par Daniel Fraikin au cours d'un fameux grand jeu. Au printemps, les Robinsons-Ayacks [la maîtrise scout, les chefs de patrouille et les seconds] partaient en route de Pâques, vers un petit village minier: Kilmar; le Vendredi-Saint fut un véritable chemin de croix qui se termina le soir par un bain de pieds collectif.

Vendée vit arriver par une belle journée de juin une troupe de « colons » : chaque patrouille n'ayant pour s'installer qu'un cache-soleil devait se construire un véritable « schack ». Il y eut aussi des régates de radeaux où plus d'une patrouille se transforma en équipage sous-marin. Le ravitaillement n'était pas des plus facile et le dernier repas du camp se composait de choux et de sardines. »

*Morin, Pierre. « En fouillant dans la filière... », in Grand Vent : no spécial du 15e anniversaire, journal de la troupe 55e Guynemer, 21 mars 1954, p.7. Fonds de la troupe de la 55e troupe scout Guynemer et de la troupe Lyautey, boîte 1.*

